

CULTURE

Tous démasqués

Dans Huis clos de Sartre, monté au Crève-Cœur à Coligny, trois damnés enfermés pour l'éternité dans un salon revisité années 1960 s'enferment comme les autres.

MERCREDI 15 JANVIER 2020 ROSINE SCHAUTZ



Rien ne subsiste d'un vaudeville classique. La mécanique s'enraie. LORIS VON SIEBENTHAL

THÉÂTRE

Devant nous, un décor pop, papier peint ocre, orange, dans lequel est encadrée une porte, close. Une poignée en métal. Trois chaises en plastique style italien *vintage*, et une reproduction des fameux *Balloon Dogs* en mini, clin d'œil ironique à Jeff Koons, l'artiste contemporain du surdimensionné.

La porte s'ouvre, apparaît Garcin, titubant en diagonale, comme groggy. Puis, dans l'embrasure de la porte, l'huissier, Pascal Berney en livrée noire, grand et mince, sourire narquois. Bienvenue en enfer, où rien ne correspond aux codes habituels: ici pas d'instruments de torture, pas de pal, pas de flammes, mais pas non plus de fenêtres, ni de miroirs. Ni de brosse à dents. Juste une sonnette qui se dérègle, empêchant d'appeler à l'aide, et une porte qui ne s'ouvrira qu'une dernière fois, en vain, en fin de parcours.

Les masques tombent

L'intention de mise en scène de José Lillo est de nous montrer la modernité du propos sartrien, c'est-à-dire la cruauté et les bassesses habituelles des êtres, même quand ils sont définitivement débarrassés de certains codes du vivre ensemble. La pièce, si elle a vieilli, plus dans son rythme que dans sa langue – elle fut créée en 1944 et était à l'époque très pionnière – met en spectacle l'immense difficulté qu'on a de se dire en toute honnêteté, et celle d'accepter ce que les autres disent de nous dans notre dos. Les personnages peuvent en effet parfois entendre bavarder, ou voir vivre ceux qui peuplaient leur vie d'avant. Ainsi tombent les masques.

Dans la pleine lumière de ce qui ressemble plus à une salle d'attente qu'à un salon cossu, les trois protagonistes, un homme et deux femmes, vont essayer de faire connaissance et de tisser des liens. Ils se racontent, comme dans le loft d'une télé réalité éponyme, se mentent, font les beaux, se détruisent consciencieusement, se séduisent. Le vaudeville imaginé par Sartre peut commencer. Mais rien ne subsiste d'un vaudeville classique. La mécanique s'enraie, car les Inès (excellente Hélène Hudovernik), Estelle (Lola Riccaboni) et Garcin (Valentin Rossier) n'arrivent pas à se libérer de leur passé peu reluisant.

Modernité du propos

Car il s'agit bien d'une pièce qui questionne le désir de liberté, de libération de soi et qui interroge le thème de la publicité que l'on se fait ou se donne. Publicité dans le sens rendre public.

En cela le propos est tout à fait d'actualité, si l'on songe aux *followers des stories* sur Instagram par exemple. Estelle, enrobée dans un pull architecturé et qui joue les séductrices de *telenovela*, a parfois la voix des bandes-son des dessins animés mal doublés. Garcin, veule et lâche, apparaît comme un macho aux petits pieds. Et Inès, en maîtresse-femme dominatrice, mène son monde à la baguette. Chacun devient le bourreau de l'autre avec ses stratégies propres. Et c'est cela qui tient en haleine le spectateur, lequel assiste en temps réel aux dérèglements et au pourrissement de la situation.

«L'enfer, c'est les autres»

Lillo a voulu privilégier l'adieu au langage. Ici, moins de philosophie existentialiste, donc plus de farce, plus de propos dévitalisés qui parfois à dessein sonnent dans le vide: voix haut perchées, voix bougonnes, mais justes. Les mots au fond n'ont plus trop besoin d'être signifiants, ils sont jetés en vrac comme par désœuvrement – en témoigne la fameuse phrase: 'l'enfer c'est les autres', dite d'un ton badin, l'air de ne pas y toucher, façon très contemporaine du parler vrai. Reste par contre, très prégnante, la psychologie des personnages.

A mesure que la situation se détériore, la mise en scène permet aux acteurs de montrer ce qu'ils sont capables de faire sur un plateau. Chacun a ainsi le loisir de faire son show: une danse, des assouplissements type yoga, une crise d'autorité face public, des avances libidinales chorégraphiées, des rires factices et des pleurs sans larmes. En sortant de la pièce on comprend qu'au final, l'enfer c'est d'être condamné. A être libre.

Jusqu'au 9 février, Théâtre Le Crève-Cœur, Cologny (GE). Rens. et rés:
www.lecrevecoeur.ch